

Patrick Nicol, Nicolas Dickner, Dominique Scali

Isabelle Beaulieu

Numéro 159, automne 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81970ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaulieu, I. (2015). Compte rendu de [Patrick Nicol, Nicolas Dickner, Dominique Scali]. *Lettres québécoises*, (159), 22–23.

☆☆☆ ½

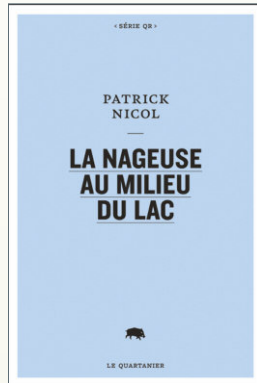
PATRICK NICOL

La nageuse au milieu du lac

Montréal, Le Quartanier, coll. « Série QR », 2015, 168 p., 20,95 \$.

Palimpsestes de la mémoire

Sondant et transcrivant la mécanique de sa pensée, l'auteur compose un récit fragmenté dans lequel les éléments finissent par former un ensemble, aussi disparate soit-il. En somme, la vie constituerait ce territoire morcelé de réminiscences approximatives sur lequel l'écrivain se promène avec sensibilité.



En toile de fond, les souvenirs épars de la mère qui s'en va peu à peu vers la mort retracent l'histoire des origines de l'auteur. C'est la représentation d'une courtepoinette bigarrée qui me vient à la lecture de ce qu'on a appelé un « album ». Il s'agit en effet d'une sorte d'album de famille sans photos, sinon celles des images que l'écrivain fait surgir, puis commente et interprète, en tentant d'y décrypter le génome de son histoire personnelle. C'est également le regard particulier d'un fils porté sur sa mère, sur le passage du temps, inéluctable. « Quand j'ai entendu pour la première fois les mots « atrophie du cerveau », j'ai pensé à un fruit qu'on avait laissé sécher. Dans un bol, au centre de la table. » (p. 65)

Il n'y a pas de chronologie dans la composition du récit, seulement une suite impromptue de remémorations que le narrateur sent le besoin de consigner depuis que sa mère est sur le point de s'en aller pour de bon. Sans atténuer quoi que ce soit, il présente les faits avec toute l'impitoyabilité qu'ils contiennent. « Ma mère est un fantôme en jaquette qui hante les corridors d'une entreprise privée déguisée en centre d'accueil, sans dents, sans lunettes, les fesses trempées et les oreilles bouchées par une prothèse aux piles épuisées. » (p. 82) L'intention de l'auteur n'est pas de provoquer. On soupçonne plutôt que la lucidité reste la seule voie à prendre.

Si l'entreprise est risquée, Nicol réussit cependant à éviter les écueils du pathos. C'est avec une étrange sobriété qu'il nous raconte les tours et détours de la mémoire, autant la sienne qui lui arrive dans le désordre que celle de sa mère dont les bribes lui parviennent confusément. On rameute certains fantômes, on déterre les mythes de la tribu, on va jusqu'à réinventer les souvenirs pour rapiécer l'histoire de la lignée. Que sont les souvenirs sinon des vérités arrangées ? Si le sujet est très personnel, le ton porte néanmoins une certaine distance, comme si l'écrivain se livrait à un exercice d'observation dont il colligerait les données dans un livre d'heures. Le temps rythme les saisons de la vie et poursuit le cycle des générations. « Nous amorçons cet âge où les gens meurent autour de nous. *Il n'y a plus de plafond*, a dit ma mère quand sa propre mère est décédée. » (p. 108)

La forme empruntée, qui s'apparente à des chroniques quotidiennes, donne la permission à la pensée d'aller où bon lui semble et cela fait d'ailleurs partie de la force du récit. Ce nomadisme tous azimuts donne l'impression d'une conversation avec l'ami. À travers les sujets qui se sont succédé, quelques confessions se sont laissées dire.



PATRICK NICOL

☆☆☆

NICOLAS DICKNER

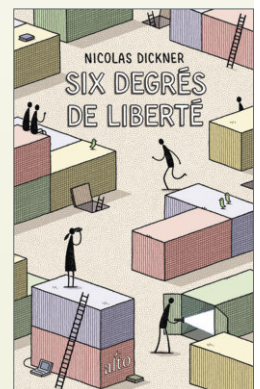
Six degrés de liberté

Québec, Alto, 2015, 392 p., 27,95 \$ (papier), 17,99 \$ (numérique).

Poétique industrielle

Avec l'apanage des technologies et de la mondialisation, l'univers nous semble grand ouvert et sans frontières. Mais Dickner nous prouve avec une certaine éloquence que, si maintenant nous avons la possibilité d'engranger et d'envoyer des données en une fraction de nanoseconde, la liberté n'est qu'apparente.

Les barrières sont tombées. Il suffit de pianoter quelques touches sur le clavier et nous pouvons sur-le-champ être informés de ce qui se passe à l'autre bout de la Terre. En contrepartie, jamais n'avons-nous été si surveillés, fichés, listés et catégorisés. Le monde se décline maintenant en calculs et réseaux et se prolonge à l'aide des satellites. Dans le Dickner nouveau, cela nous saute aux yeux : nous sommes arrivés dans le futur.



Deux histoires se chevauchent, celle de jeunes adultes, Éric et Lisa, en quête d'identité, et celle d'une quasi-quadragénaire, Jay, qui aimerait bien en changer. Nous passons de l'une à l'autre en supposant qu'elles se rejoindront quelque part, près de l'inévitable point de fuite, celui qui fait que les multiples territoires se rassemblent pour ne former qu'une seule planète.

Big Brother

Les six degrés de liberté représentent en mécanique les possibilités directionnelles pour une forme solide de se mouvoir dans l'espace. Pour symbole de notre époque, Dickner choisit d'exploiter le conteneur, qu'il place dans son milieu naturel, le port industriel. Vaste, désert et bétonné, le

port est un endroit de transfert où de multiples boîtes aux contenus anonymes sont substituées à d'autres, indifféremment transportées mais soigneusement répertoriées. Pourtant, un conteneur, qu'on surnommait Papa Zoulou, a échappé à la vigilance des agents. On a perdu sa trace. Que contient-il, d'où est-il parti, quelle est sa trajectoire ? Si l'on tient compte qu'un conteneur n'est pas qu'un conteneur, mais bien un objet en trois dimensions à comptabiliser dans les cases d'un fichier pour respecter les paramètres afin que l'ordre mondial soit maintenu, sa disparition prend une tout autre ampleur. Ici, nous sommes assurément entrés dans l'ère de Big Brother, où l'individu est constamment gardé à vue et assujéti aux puces et numéros. « [...] qu'est-ce qu'une carte de crédit, de nos jours, sinon un appareil de géolocalisation sophistiqué ? » (p. 265) Et ce qui étonne, c'est le consentement involontaire



NICOLAS DICKNER

qu'on réussit à obtenir de nous ; malgré l'évidence du piège, « tout le monde a une confiance aveugle dans le système » (p. 376).

Les personnages intelligents et un peu en marge de Dickner construisent un univers romanesque original. La mise en parallèle des pertes de mémoire du père de Lisa avec notre société érigée sur les bases d'une mémoire artificielle est particulièrement troublante. À travers cette recherche effrénée du conteneur égaré, on perçoit la mesure des ambitions humaines, on explore les rapports d'irréalité, de virtualité, de proximité qui gouvernent notre modernité. Mais chez Dickner, point de poésie à proprement parler. Les analogies se forment au fil du livre et on peut parfois constater une portée plus vaste, mais le tout demeure piloté dans la cérébralité, ce qu'on peut à certains égards regretter.

☆☆☆

DOMINIQUE SCALI

À la recherche de New Babylon

Chicoutimi, La Peuplade, coll. « Romans », 2015, 232 p., 27,95 \$ (papier), 16,99 \$ (numérique).

Mythologie de l'Amérique

Y'a des fruits sans noyau alors il doit bien y avoir des hommes sans âme. (p. 112)

Ce livre est un véritable western, comme on le voit dans les films. Flingues, shérifs, desperados, on reconnaît tout de suite cette époque de la ruée vers l'or du Far West et des lois qui ne sont prescrites que pour mieux être transgressées. Avec habileté, l'auteure nous enjoint à l'accompagner dans cette improbable chevauchée quelque peu longue.

Truands et bandits parsèment les routes de l'Ouest et survivre dans cette galère n'est pas chose aisée. Reste que l'Amérique a toujours eu des idées de grandeur et l'âme conquérante, extrapolées dans ce roman à travers quatre personnages prêts à tout pour s'emparer de leurs rêves. Charles Teasdale est ce faisan pyromane qui s'extasie devant la beauté du feu en train de consumer toute chose, le faux révérend Aaron est celui qui vit par procuration en se cherchant un destin à écrire, Pearl Guthrie, elle, cherche un homme qui n'existe pas et Russian Bill veut fonder sa propre cité qu'il souhaite sans pitié. « C'est une époque de merde, mais quand elle sera révolue, y'aura quand même des gens pour s'en ennuyer. » (p. 54) Pour preuve, les lecteurs de ce livre qui se surprennent à éprouver la nostalgie du Far West.

Il était une fois dans l'Ouest

Dominique Scali, l'auteure du roman, est assurément une des descendantes de Sergio Leone, spirituellement parlant du moins. Car le lecteur n'est pas que simple observateur des aventures racontées, il s'y trouve tout entier. On entend presque siffler les balles et on sent son odeur de soufre. Les descriptions du désert expriment son immensité et, pour peu, on se croirait aveuglés par les bancs de poussière qui flottent dans l'air après le passage des chevaux. Le roman s'impose par des images



fortes et des réflexions truculentes. « La seule raison qui fait que Curly joue au chef et pas moi, c'est que j'ai pas la sobriété de mes ambitions. » (p. 324) Ces personnages très typés parviennent tout de même à s'inscrire dans la vérité et échappent à la caricature grâce aux détails fournis par l'écriture. Un geste, une mimique, une parole réussit à les singulariser. L'écriture cinématographique de l'auteure donne un relief surprenant qui incarne les actions avec persuasion.

À l'image du désordre qui règne dans les bourgades de l'Amérique, le livre ne suit aucune chronologie. On accepte volontiers ce parcours chaotique, car on comprend rapidement que, peu importe l'année ou l'endroit où l'on se trouve, on vagabonde toujours sous le même soleil pugnace. Pourtant, au bout d'un moment, le doute s'installe et on devine un lien que l'on n'est pas certain d'avoir vu, comme s'il manquait des raccords pour saisir tous les dénouements. Le roman est composé de courts chapitres, dont chacun nous mène dans une contrée nouvelle qui ressemble à la précédente, ce qui donne l'impression aux trois quarts du roman d'une redondance. Ce qui peut lasser à la longue, mais qui n'est pas en soi incohérent ; le cow-boy ne poursuit-il pas inlassablement sa ligne d'horizon ?



DOMINIQUE SCALI